

La nuit comme un bien commun Vers un urbanisme des liens et des médiations

La conception lumière.
Appréhender le contexte, les enjeux et les acteurs
Editions Le Moniteur, Association des concepteurs lumière, pp.36-41

Luc Gwiazdzinski (*)

Vous êtes l'un des rares géographes à avoir fait de la nuit un objet d'étude central dans vos recherches, comment est née chez vous cette envie de travailler sur la nuit ?

Je suis né en Lorraine à l'époque où l'acier en coulée continue sortait encore des hauts fourneaux et où l'on croisait des ouvriers fiers de leurs métiers. Le ciel était rouge du rayonnement de la matière en fusion et on ne voyait guère les étoiles. Dans ma famille on s'affairait beaucoup la nuit dans la boulangerie, la sidérurgie ou dans les profondeurs de la mine. La nuit était le temps mystérieux des adultes, un territoire interdit aux enfants et donc naturellement attractif. Je dormais peu et je me levais tôt pour assister au retour ou au départ des adultes en fin de nuit. J'adorais ces rites du petit matin, les petits déjeuners copieux et taiseux pour sortir de la nuit et entrer dans le jour. Je vivais ce sas comme une initiation. Ce n'est qu'à l'adolescence, loin des terres du nord-est et de la pollution lumineuse, allongé sur le sable d'une plage de l'Atlantique, que j'ai pu découvrir les mystères de la voûte étoilée et éprouver ce rapport unique à l'univers et à l'infini. Deuxième choc. Le troisième fut sans doute la découverte, de New-York « *la ville qui ne dort jamais* », l'agitation nocturne de certains quartiers, les lumières des tours de Manhattan et les enseignes lumineuses Broadway et de Times Square. Tout ceci n'est pas très politiquement correct mais il me faut avouer une fascination esthétique pour Big Apple et pour Shanghai et les écrans d'une *skyline* qui donnent l'impression d'habiter un jeu vidéo. L'empire du kitsch renvoie à l'enfance, au plaisir de la fête foraine et à la saturation des sens qui fait de nous des victimes consentantes. Plus tard, les ruelles d'Antananarivo éclairées par quelques lampes à huile de fortune - comme autant de lucioles dans la nuit noire - m'ont ramené à la raison. La belle et triste sobriété malgache a eu raison du désir de Las Vegas et de ses orgies lumineuses. La nuit comme révélateur d'inégalités. Enfin, s'il fallait encore expliquer cette attirance pour l'autre côté du jour, je dois bien avouer un goût certain pour l'aventure et l'exploration des espaces encore peu balisés. Mon expérience est-elle vraiment unique ?

Comment votre formation de géographe a-t-elle orienté votre approche de la nuit ?

Comme tous les géographes je suis né deux siècles trop tard. Comme beaucoup d'enfants j'ai rêvé sur les planisphères espérant un jour partir explorer les tâches blanches inviolées. Mais à la fin du XXème siècle, sauf à se muer en plongeur sous-marin, elles avaient déjà complètement disparu de la surface de la terre. Plus sérieusement, je me suis d'abord intéressé aux frontières à l'échelle des continents puis à l'intérieur des villes. J'ai commencé à travailler sur les frontières urbaines à l'échelle du Rhin supérieur puis j'ai glissé vers les barrières dans la ville réalisant après l'écrivain Georges Perec que « *vivre c'est passer d'un endroit à l'autre en essayant de ne pas se cogner* ». Nous progressons rarement en ligne droite dans la ville et j'ai essayé de comprendre pourquoi. Ce faisant, j'ai constaté que les barrières n'étaient pas les mêmes le jour et la nuit. J'ai donc construit mes recherches sur 24 heures et commencé à m'intéresser à la nuit urbaine. Un détour par les bibliothèques m'a

permis de vérifier qu'il y avait peu de choses sur le sujet, mis à part les travaux pionnier d'Anne Cauquelin et les dérives de Richard Bohringer. J'avais trouvé ma *terra incognita*. Il me restait à l'explorer. J'ai donc démarré ma thèse sur « la nuit dimension oubliée de la ville » sous la direction des géographes Colette Cauvin et Henri Reymond et entamé une quête toujours en cours qui me transporte d'une nuit à l'autre sur la planète. J'ai voulu dépasser les seules impressions et tenté de borner ce qu'il restait de la nuit urbaine comme arrêt des activités. J'ai pu mettre en évidence le mouvement de colonisation, dessiné les géographies de la nuit et localisé les conflits liés à ces mutations. J'ai montré que contrairement aux idées reçues, la nuit n'était pas plus dangereuse que le jour et qu'elle n'était pas non plus l'espace de liberté fantasmé par les poètes. Parallèlement et dès la fin des années 90 j'ai développé des protocoles de traversées urbaines de villes la nuit et parcouru une centaine d'entre elles en Europe et au-delà. Comme la ville, la nuit s'éprouve plus qu'elle ne se prouve. J'ai élargi ma réflexion à la question des temps urbains mais je poursuis actuellement mes recherches autour de quelques questions : la nuit comme espace d'innovation ; la nuit dans les villes chinoises à partir de l'exploitation des données des réseaux sociaux, le rapport entre nuit et médias avec mon collègue canadien Will Straw. C'est d'ailleurs une des évolutions intéressantes sur ce sujet. Il y a de plus en plus de chercheurs dans le monde qui travaillent sur la question de la nuit avec une spécialisation progressive sur la lumière, les espaces publics, les transports, l'urbanisme, le paysage ou la gouvernance. J'ai suivi plusieurs thèses soutenues récemment ou qui le seront bientôt sur ces questions dans différents pays. Elles vont participer à l'émergence des « *night studies* » et à la mise à l'agenda de la nuit dans les politiques publiques.

Quelle est pour vous la définition de l'espace public ?

Avec le philosophe Thierry Paquot je pense qu'il y a « les espaces publics » au sens de l'architecture et de l'urbanisme et « l'espace public » politique au sens de Jürgen Habermas, ce lieu symbolique où se forme l'opinion publique, issue du débat politique et de l'usage public de la raison¹. J'ajouterai l'espace public du faire, celui que l'on s'approprie par mille petites ruses (pour reprendre l'expression de Michel de Certeau), occupations et installations. Il prend une place de plus en plus importante avec le mouvement des places (Occupy, Indignados, Nuit debout...), les géo-artistes² qui ont envahi l'espace public et toutes les appropriations citoyennes dans des logiques de partage (jardins d'utopie...) et de fabrique de communs. Dans cette dynamique néo-situationniste, je me sens proche de l'analyse critique d'Oscar Negt sur l'émergence de « l'espace public oppositionnel » avec l'action événementielle, comme alternative à la ville des aménageurs.

Cette définition évolue-t-elle à la nuit tombée ? (en d'autres termes, « qu'est-ce que la nuit a à dire au jour ? » et inversement, pour reprendre une de vos expressions).

La nuit a beaucoup de choses à dire au jour. Cet espace temps éphémère et cyclique est une caricature du jour dans ses aspects positifs comme dans ses aspects les plus négatifs. Celui qui est exclu l'est encore davantage la nuit quand il faut trouver où se loger. Celui qui est inclus n'a aucun problème pour occuper ses soirées avec de multiples sollicitations. On dit souvent que la nuit révèle l'homme. Il suffit de survoler une ville de nuit pour bien comprendre sa structure et son organisation. Sous la dictature, la nuit est un refuge et le temps de résistance et d'existence d'un espace public alternatif. Le pouvoir cherche toujours à la contrôler et en cas de crise ou de tension c'est à la nuit qu'il s'attaque en premier en imposant un couvre-feu.

¹ In Thierry PAQUOT, *L'espace public*, La Découverte, 2009, 125 p.

² GWIAZDZINSKI L., 2016, Petite fabrique géo-artistique des espaces publics et des territoires, *l'Observatoire* n°48, été 2016, pp. 32-38

Les recherches que j'ai pu mener en France³ et en Europe⁴ sur les usages de la nuit m'ont montré que dans cet espace temps difficile où nous perdons une grande partie de nos capacités de perception avec la vue, dans ce territoire où nous déambulons souvent fatigués ou excités, la qualité des espaces publics était centrale. La réflexion urbanistique sur les espaces publics doit nécessairement tenir compte des particularités des nuits urbaines et intégrer les besoins de sécurité, de confort, de lisibilité, d'animation et d'information qui permettent à chacun de naviguer dans la ville en toute quiétude. Ces aspects peuvent ensuite irriguer la réflexion sur la ville de jour.

Si l'on veut que les nuits de nos villes soient aussi des moments d'échange et de convivialité, et que nos espaces publics redeviennent plus hospitaliers et accessibles pour les hommes comme pour les femmes moins présentes, il faut repenser l'espace public. Dans un espace-temps où les notions de sécurité et de liberté sont essentielles, nous pouvons imaginer un *urbanisme de la nuit* s'appuyant sur quelques grands principes : *l'hospitalité* des espaces publics, des moyens de transport et du mobilier urbain face à la dureté des conditions de vie ; *l'information* face à un territoire mal appréhendé ; *la qualité* face à un environnement difficile ; *l'égalité* face aux trop grandes disparités entre centre et périphérie, individus ou groupes sociaux ; *la sensibilité* face à la stricte rationalité du jour ; *la variété* face aux risques de banalisation ; *l'inattendu* par l'invention et l'événementiel ; *l'alternance* ombre et lumière face aux risques d'homogénéisation ; *la sécurité* par l'accroissement du spectacle urbain et de la présence humaine plutôt que par les technologies sécuritaires et l'enchantement par l'invention. Ces principes développés la nuit pourraient naturellement irriguer le jour⁵ et contribuer à l'émergence d'un urbanisme des liens, des interactions et des médiations plutôt qu'un urbanisme de séparation et de zonage.

Ouvrir le chantier des nuits urbaines, penser la ville et la société par ses nuits, c'est également faire l'expérience d'une « pensée nuitale », intégrer des savoirs spécifiques⁶, tenter d'habiter la nuit⁷ et apprendre à gérer des contradictions et paradoxes d'une société hypermoderne : éclairer la nuit sans pour autant la tuer ; rendre la nuit accessible et préserver son identité originelle ; développer la nuit sans créer de nouveaux conflits d'usage ; animer la nuit et respecter nos rythmes biologiques ; assurer la sécurité publique sans imposer un couvre-feu ; ouvrir la nuit tout en préservant la santé des travailleurs ; assurer la continuité centre-périphérie sans uniformiser la nuit ; réguler la nuit tout en conservant une place pour la transgression ; ne pas tout réglementer sans pour autant abandonner la nuit au marché ; développer l'offre de services et conserver le silence et l'obscurité ; concilier « droit à la ville » et « droit à la nuit » et enfin investir la nuit tout en lui conservant une part de mystère. C'est le sens du « Manifeste de la nuit » que nous avons lancé en 2014 à Sao Paulo au Brésil⁸.

Loin des certitudes et des blocages de la société diurne, on peut rêver d'une ville la nuit plus habitable, humaine, accessible et hospitalière de nuit comme de jour. A ce sujet les propositions des Situationnistes sont d'une incroyable actualité : « *Ouvrir le métro, la nuit, après la fin du passage des rames (...). Laisser les squares ouverts la nuit. Les garder éteints. Munir les réverbères de toutes les rues d'interrupteurs ; l'éclairage étant à la disposition du public* ».

³ GWIAZDZINSKI L., 2013, « Vers un espace public nocturne. Conflits et innovations dans la métropole parisienne », revue *Recherche sociale* n°206, avril-juin 2013, pp.75-83

⁴ GWIAZDZINSKI L., 2007, *Nuits d'Europe, Pour des villes accessibles et hospitalières*. Ministère des transports, UTBM Editions, 206p.

⁵ GWIAZDZINSKI L., 2007, *Nuits d'Europe, Pour des villes accessibles et hospitalières*. Ministère des transports, UTBM Editions, 206p.

⁶ PERRAUT SOLIVERES A., 2002, *Infirmières : le savoir de la nuit*, Paris, Editions le Monde / PUF.

⁷ GWIAZDZINSKI L., 2014, « Habiter la nuit », *Esprit* n°410, pp.1-9

⁸ *Night Manifesto*, 2014, Sao Paulo, Invisiveis Producoes

La nuit permet d'échapper aux valeurs du jour, celles de la raison et de la modernité toujours chargées positivement pour introduire de l'humain, du sensible, du paradoxe, de l'entre deux. La question de la nuit concerne tout le monde. Elle oblige à l'échange car elle n'est de la compétence de tout le monde et de personne. Tout le monde a des choses à dire à son sujet et son évocation convoque naturellement des dimensions sensibles. A propos de la nuit, nous pouvons nous laisser aller à des pensées de la fragilité et du doute : « *des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours*⁹ » chères au poète Edouard Glissant. Pouvant être blanche et noire à la fois, la nuit est l'espace-temps idéal pour tenter ces approches et intégrer ces dimensions si difficiles à mobiliser en journée.

Vous développez aujourd'hui le concept de « ville malléable », comment la question de la nuit se positionne-t-elle dans ce nouveau champ de réflexion ?

Cette proposition sur la ville malléable¹⁰ a émergé suite aux travaux sur la nuit et la ville 24h/24. Elle s'intègre dans une réflexion plus large sur un urbanisme temporaire et un urbanisme des temps ou chrono-urbanisme¹¹. Elle oblige à construire une rythmanalyse et à intégrer le temps dans l'aménagement et l'urbanisme.

Dans un contexte de transition, il s'agit d'imaginer une cité durable que l'on puisse façonner sans qu'elle ne se rompe, un modèle souple qui permette de lutter contre l'étalement urbain et qui favorise l'intensité. En clair c'est une tentative pour dépasser le zoning et développer la multifonctionnalité des espaces dans le temps. A un espace on affecte plusieurs activités à des moments différents du jour, de la nuit, de journée, de la semaine, de l'année ou au-delà. Le concept de ville malléable permet l'optimisation spatiale par la polyvalence, la modularité et l'usage alterné de l'espace public et des bâtiments à différentes échelles temporelles (de l'année à la journée en passant par les saisons) et spatiales (de l'habitation à l'agglomération en passant par le quartier et la rue). Elle va plus loin encore en questionnant la notion de «l'habiter temporaire», de «l'habiter mobile» et en mouvement. Elle oblige à réfléchir à la notion même de citoyenneté pour l'ouvrir à celle de «citoyenneté éphémère et situationnelle». Elle pose la question du passage d'une identité d'aires à une identité de traces, d'une «identité territoriale» à une «identité ouverte et situationnelle». Enfin l'évolution des relations entre temps, espaces et habitants temporaires oblige à s'interroger sur la construction de nouveaux «contrats de confiance», fussent-ils à durée limitée.

En tant que chercheur et enseignant en géographie, urbanisme et aménagement - qui pense la nuit - quels sont vos liens avec les professionnels de l'aménagement qui façonnent l'espace public nocturne, à travers les projets de maîtrises d'œuvre ?

Je les croise dans certains lieux où ils m'invitent pour croiser nos regards. Nous sommes de plus en plus régulièrement invités par des tiers (collectivités, associations, universités, entreprises...) pour échanger sur nos approches complémentaires de la nuit. Ils me consultent parfois sur certains projets et me proposent de participer à des équipes et projets. De mon côté il m'arrive de les inviter à l'université pour des cours ou des conférences. A Grenoble, je suis également membre du conseil d'exploitation de la Régie lumière. Les pistes de collaboration se situent à différents niveaux, en amont pour les plans lumière ou dans la conception de projets qui prennent en compte les différentes pratiques des espaces publics, lors de la mise en

⁹ GLISSANT E., Interview au journal Le Monde, 2005.

¹⁰ GWIAZDZINSKI L., 2007, « Redistribution des cartes dans la ville malléable », Revue *Espace, Population, Sociétés* n°2007-3

¹¹ GWIAZDZINSKI L., 2012, « La métropole intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Cidades, Revista científica*, volume 8, n°13, pp.318-335

place pour tester les usages et les appropriations et dans l'évaluation et l'évolution des mises en lumière.

Avez-vous des liens avec les professionnels de la conception lumière ?

Je connais un certain nombre de ces professionnels, comme Roger Narboni, mais également des artistes lumières comme Yann Kersalé en France ou Gianni Ravelli en Italie - qui s'est occupé du Duomo à Milan ou de l'exposition des Futuristes – pour ne citer qu'eux. Je suis leurs travaux, consulte leurs écrits et arpente naturellement leurs mises en scène et les paysages nocturnes qu'ils contribuent à faire émerger.

Pensez-vous que les « night studies » et les concepteurs lumière puissent construire un terrain d'échanges ?

Les chercheurs et les concepteurs lumière sont déjà en dialogue. La ville et l'espace public sont des terrains d'échange évidents. Un urbanisme lumière émerge. Les compétences s'hybrident déjà pour embrasser toutes les dimensions des systèmes urbains complexes. Les recherches actions permettent aux universitaires de s'immerger dans les projets et aux professionnels de théoriser leurs pratiques et réalisations.

La nuit est une question essentielle qui renvoie à la nature même de l'être humain. Il faut à la fois se laisser envelopper, l'éprouver, la transformer et se laisser transformer par elle. C'est une matière sensible qui ne peut être abordée par un seul regard, monopolisée par une seule discipline ou un seul corps de métier.

Avec les pressions qui s'exercent sur la nuit urbaine, l'évolution des techniques, des modes de vie et des attentes, les chantiers communs ne manqueront pas. Jusqu'où ne pas ? Comment limiter les excès ? Ce sont là quelques belles questions à travailler ensemble. Il faudra dépasser nos propres cadres institutionnels pour mettre la question de la nuit au cœur du débat public sur le terrain de la citoyenneté. Entre la folie lumineuse des villes d'Asie et les réflexions sur le développement durable, entre la ville 24h/24 et le couvre-feu, des entre-deux existent qu'il nous faudra explorer et baliser avec d'autres. Je fais le pari que nous allons développer ces partenariats autour de projets réversibles en associant l'ensemble des acteurs de la fabrique urbaine sans oublier les principaux intéressés : les usagers. La lumière est une formidable opportunité pour transformer sans abimer, expérimenter, évaluer et recommencer.

C'est un plaisir tant la perspective est stimulante. La nuit est un formidable territoire d'invention et d'innovation, un de ces lieux où il est possible de faire. C'est une obligation car **la nuit est un bien commun dont il nous faut prendre soin.**

Sans lumière pas de nuit mais trop de lumière tue la nuit. C'est sans doute autour de cette idée centrale que nos échanges et nos projets communs peuvent s'organiser.

Biographie :

Luc Gwiazdzinski est né en Lorraine au temps des derniers haut-fourneaux. Géographe, chercheur au Laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé à l'Eirest (Paris 1 Sorbonne) et au Motu (Milan), il dirige le master Innovation et Territoire et enseigne l'aménagement et l'urbanisme à l'Université Grenoble Alpes (IGA) et dans d'autres universités (Milan, Shanghai, Lausanne...). Il a publié une dizaine d'ouvrages sur ces questions : *La nuit*

dernière frontière de la ville, 2016, Rhythmos ; *La Ville 24h/24*, 2016, Rhythmos ; *La nuit en question(s)*, 2005, l'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2008, UTBM ; *L'hybridation des mondes*, 2016, Elya. Il a également dirigé plusieurs programmes de recherches et revues internationales sur ces questions : *Articulo* n°11, 2015, *Urban night* ; *Urbia* n°16, 2014, « Temporalités urbaines et projets » ; *Netcom*, Representing Populations and Territories in Movement, volume 28, n°1-2, 2014). Il a travaillé sur ces questions de temps et de mobilité dans les services de collectivités locales et dirigé des structures d'études ou opérationnelles (agence d'urbanisme, agence des temps et des mobilités, agence de développement, agence de conseil).

Citer cet article :

Gwiazdzinski L., 2017, « La nuit comme un bien commun. Vers un urbanisme des liens et des médiations », in *La conception lumière. Appréhender le contexte, les enjeux et les acteurs*, Editions Le Moniteur, Association des concepteurs lumière, pp.36-41

Contact :

lucmarcg@gmail.com